

## Les Astres

Dans l'immense désert, sous les couches brunies  
Du grand chaos qui semble insoumis aux destins,  
Ils s'allument pour luire aux portes infinies,  
Et laisser contempler les temps aux séraphins....

Vers leurs marges d'éther qui leur a dit d'éclorre  
Lorsque tout reposait dans l'ombre du néant ?  
Qui les sema, parfaits principes de l'aurore,  
Sur des pans de nuit vaste en le lointain béant ?

Diamants renaissants aux voûtes éternelles,  
Reposoirs des Esprits vers l'insondable lieu,  
Flamme vraie et sublime aux saintes étincelles,  
Astres des Univers, vous illuminez Dieu !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Montréal.

## "Les Canadiens-français et l'Empire Britannique"

QUAND le député de Labelle se faisait accuser de trahison par ses collègues anglais de la Chambre des Communes, on ne prévoyait pas que deux ans plus tard, la presse anglaise des deux continents se chargerait elle-même de propager ses vues anti-impérialistes. Le calme s'étant fait dans notre monde politique, le personnage de M. Bourassa apparaît sous son véritable jour : sincère, studieuse, libérale dans le meilleur sens du mot, clairvoyante et bonne. Et nous pourrions ajouter "modeste," puisque, la tourmente passée, le député de Labelle est volontairement rentré dans la pénombre pour ne demander qu'à l'étude et au travail la satisfaction de ses énergies, contre l'attente d'admirateurs enthousiastes qui lui confiaient déjà, dans leurs rêves, la formation d'un parti nationaliste canadien.

Depuis deux ans, M. Bourassa s'est appliqué à éclairer l'opinion anglaise sur les véritables sentiments de ses compatriotes. A peine réélu député de Labelle, dans l'automne de 1900, il allait recueillir en Angleterre les matériaux de son ouvrage sur "la Grande Bretagne et le Canada," qu'il a publié dans les deux langues et qui a eu dans la presse canadienne un retentissement considérable. L'été dernier, il publiait dans la *Monthly Review*, de Londres, une série d'articles sur le même sujet, "pensés et écrits en anglais" et où il montre les motifs de notre opposition à tout resserrement du lien colonial. Ce sont ces articles que la *Nouvelle-France* a publiés, depuis, en français, et qui viennent de paraître en brochure, d'abord en anglais puis en français, pour l'édification du pu-

blic trop nombreux, qui a été accoutumé de voir dans le député de Labelle une espèce de démagogue anglophobe.

Ce qui frappe, dans ces articles, c'est d'abord leur modération, puis leur inexorable logique et leur belle franchise. L'auteur, dans une préface où il réfute les objections que lui ont faites certains journaux canadiens, a lui-même résumé ses arguments à peu près comme il suit : La protection armée que nous donne l'Angleterre est plus que compensée par les attaques auxquelles la politique anglaise nous expose de la part des Etats-Unis. Sa protection diplomatique est une légende qui disparaît à l'étude des divers traités anglo-américains, où les intérêts canadiens ont été invariablement sacrifiés. Nous ne devons pas non plus à la mère-patrie la liberté, qu'elle nous a accordée de force : les diverses constitutions octroyées au Canada depuis 1763 étaient toutes plus ou moins destinées à détruire l'influence canadienne-française. Malgré tout cela, nous sommes satisfaits du régime actuel et ne désirons pas l'annexion aux Etats-Unis, mais toute tentative que ferait l'Angleterre pour modifier ce régime dans le sens de ses propres intérêts provoquerait un mouvement annexionniste irrésistible.

Certains ont nié à M. Bourassa le droit de parler au public anglais au nom de ses compatriotes. Il nous semble cependant que, dans la *Monthly Review* du moins, il a fidèlement rendu leurs sentiments.

O. ASSELIN.

P. S.—La brochure intitulée "Les Canadiens-français et l'Empire britannique," sort des presses de M. S. A. Demers, 30 rue de la Fabrique, Québec.

## Le Colibri

IL ÉTAIT aux temps anciens où j'avais un dispensaire à Montmartre.

Il ne faut pas que ce mot ambitieux éveille en vous l'idée d'une organisation hospitalière. Un cabinet de consultation, une salle d'attente, voilà l'installation rudimentaire que je mettais à la disposition du public. Il venait des malades. C'était un lamentable défilé de toutes les misères humaines.

J'ai vu là, dans l'espace de quelques années, tout ce qu'on peut voir des infirmités, des souffrances d'en bas. Car souvent il fallait bien rendre à domicile la visite reçue au dispensaire. C'étaient de pénibles corvées, ces courses dans les pires quartiers de la Butte, ces séjours pourtant si rapides dans les cellules malsaines de ces ruches empestées où s'entassaient, sous les miasmes de tous les détritiques, tant de familles ouvrières qui ne quittaient les germes de mort de l'atelier que pour l'infection de l'affreux logis.

Je me plaignais de passer là. Que dire de ceux qui y vivaient ? Les uns venaient au monde. D'autres mouraient. La souffrance et la joie, la haine et l'amour tissaient là, comme ailleurs, la trame de la vie.

Moins d'égoïsme peut-être, parce qu'on s'y entendait crier de plus près. Les riches compatiraient s'ils avaient l'émotion de la misère vue, touchée du doigt. Mais ils vivent entre eux, et Rothschild, qui croit naïvement faire acte de bonté quand il envoie vingt mille francs à l'Assistance publique, ne sait pas qu'avec quelques louis donnés à propos, de sa main, il mettrait plus de joie dans son cœur, et dans celui des frères vaincus dont la défaite condamne son triomphe. C'est dans une de ces courses à travers Montmartre que je connus le Colibri.

J'ai perdu son autre nom après trente années. Mais je retrouve d'une vision très intense, un enfant de quatre ans, tout rose, dans un ébouriffement de cheveux fins et pâles où tous les souffles de l'air mettaient des farandoles. Deux grands yeux bruns éclairaient d'une flamme étonnée la transparence nacrée d'une petite face mutine tout en rires. Tendre et délicate merveille, devant laquelle s'affolaient les parents. De son esprit, de ses ruses, de ses réponses, c'était à qui des deux conteraient cent histoires.

Une attaque de faux croup m'amena le père chez moi, une nuit de janvier. Je vis un homme décomposé, hagard, qui pour tout propos me dit : "Vous me reconnaissez bien : nous nous sommes rencontrés l'an dernier dans la politique. Mon petit va mourir, dépêchez-vous." Je ne le reconnaissais pas du tout, mais qu'importe ! de folles objurgations au cocher précipitèrent